

Yere sorôkô,
en quête d'une vie meilleure

C'est au cours d'un voyage à travers une Côte d'Ivoire en crise que la réalisatrice, Anne-Laure de Franssu, va tenter de redéfinir les limites géographiques de sa propre identité. Le prétexte de cette quête : la recherche de son double noir, figuré par le personnage quasi mythique de Mariame, une amie ivoirienne.

Ce documentaire, qui nous entraîne dans un mouvement de ressac tantôt vers la France, tantôt vers la Côte d'Ivoire, tantôt vers l'Angleterre, fait de nous, comme de la réalisatrice, des nomades en quête de sens.

Blanche, Française mais née en Côte d'Ivoire, Anne-Laure se sent tronquée de la partie africaine de son identité et se risque sur les routes peu sûres de ce pays dont elle rêve, pour se retrouver. «Elle est partie se chercher », comme on dit là-bas. Cette expression traduit aussi le titre du film qui, en dialecte dioula, signifie : «partir se chercher, être en quête d'une vie meilleure».



Pendant le tournage, le voyage vers Odienné, la ville de Mariame, va obliger Anne-Laure à pénétrer l'intérieur des terres et à aller des contours à la source, à rentrer au cœur de sa quête. Géographies spatiale et intime se télescopent.

La géographie divisée de la Côte d'Ivoire renvoie la réalisatrice à une géographie beaucoup plus intime qui, elle aussi, est divisée entre la France et la Côte d'Ivoire, la blancheur de sa peau et la négritude de ses sentiments.

L'originalité de ce documentaire, qui explore le thème usité de la quête d'identité, réside en partie en une mise en scène sonore originale et des images tournées avec sensibilité. Malgré le tumulte qui broie les entrailles de la Côte d'Ivoire et un tournage périlleux, les images témoignent sans chercher le spectaculaire et laissent volontiers place à la vox populi ivoirienne. Ce film retrace l'histoire d'une femme «peau blanche, masque noir» dans un pays en proie à la tourmente politique et sociale.

dimanche
9 décembre
à 20h45



Le roman des origines



Anne-Laure de Franssu par elle-même :

«Dans les années 70, à la «grande époque» d'Houphouët-Boigny, la Côte d'Ivoire était le coeur et la vitrine de l'Afrique de l'Ouest. C'est à cette période et après avoir vécu au Gabon, au Sénégal et au Cameroun, que mes parents s'y sont installés. Nous vivions dans une grande maison, sorte de jardin d'Eden, où portée dans le dos de Fatou, une jeune femme ivoirienne, j'ai grandi.

De cette époque, j'ai le souvenir d'être portée, le souvenir d'une autre peau, d'une odeur et de la musique d'une voix. Puis plus tard, à l'heure de la sieste, j'ai appris à parler le dialecte de Youssouf, notre gardien, jusqu'au jour où il a déposé nos valises dans le coffre du taxi jaune garé devant la maison. À ce moment-là, on m'a enlevé de «ces bras» pour partir.

En 1998, je suis retournée pour la première fois à Abidjan et petit à petit j'ai découvert de nombreux changements politiques, sociaux économiques, urbains : c'était toujours la même ville mais plus celle de mon enfance.

J'ai eu alors le sentiment très fort d'être à la fois de retour chez moi et d'être là-bas, comme une étrangère : j'avais tout à redécouvrir.

Au cours d'un autre de mes voyages, j'ai rencontré des femmes de mon âge, vivant dans un foyer de jeunes travailleuses, situé à quelques centaines de mètres de la maison où j'ai grandi. Séduite par leur quête, leur énergie et leur combat, j'y ai réalisé un film documentaire «*Sinimakônô, en attendant demain*».

Avec ce nouveau film «*Yere Sorôkô, en quête d'une vie meilleure*», je suis retournée vers chacune, là où elles sont : Kady à Paris, Claudette à Londres et en Côte d'Ivoire, Léocadie et Mariame. Cherchant également la source de ce qui m'attache à ce pays. Dans le contexte politique ivoirien divisé, ce film, est un voyage autour de ce qu'elles deviennent et du choix que certaines d'entre elles ont fait de venir s'installer en Europe. En les retrouvant, par résonance, c'est aussi une route que j'emprunte à l'intérieur du pays de mon enfance jusqu'à la source qui m'y relie toujours.»



En 1999, au cours d'un voyage de retour au pays natal, Anne-Laure de Franssu rencontre quatre jeunes femmes dans un foyer de jeunes travailleuses. Dans un contexte politique et social déjà très incertain, ce foyer est une terre d'asile pour ces femmes ivoiriennes. La réalisatrice se lie d'amitié avec Claudette, Kady, Léocadie et Mariame, leur quête d'asile contribuant à les rapprocher. Elles deviendront des personnages d'un premier film «*Sinimakônô, en attendant demain*», tourné dès le premier coup d'état en décembre 1999, pendant lequel elles se retrouvent enfermées ensemble dans le foyer. La plupart d'entre elles sont, à l'époque, dans une situation économique précaire, et désireuses d'acquiescer une certaine autonomie vis-à-vis de leur culture, de leur famille et des hommes.

Anne-Laure se fait l'écho de leurs colères et de leurs rêves, observant leur façon d'inventer leur vie entre tradition et modernité.

Au moment du tournage, leur espoir en un avenir meilleur avait été fragilisé par ce coup d'état et les tensions qui s'en sont suivies. La réalisatrice filme alors consciente que ce sont les prémices difficiles d'un avenir à inventer pour le pays et sûrement aussi pour ces jeunes femmes.

Peu à peu, la situation de crise politique va renforcer le désir d'Anne-Laure de continuer à raconter le projet de ces femmes.

Effectivement, à partir de septembre 2002, un certain nombre d'entre elles choisissent

de venir en Europe. Anne-Laure commence alors à les filmer tout en nourrissant l'espoir de pouvoir repartir là-bas retrouver les autres. Submergée par le sentiment d'être spectatrice des images d'informations télévisées, en 2005, elle décide d'y aller, seule. Elle part, pour rechercher Mariame dont elle n'a plus de nouvelles, pour revoir les autres vivant encore en Côte d'Ivoire et enfin pour se faire une idée par elle-même de ce qui est en train de se passer dans ce pays.

Claudette, se sentait bloquée dans ce pays qu'elle n'avait jamais imaginé quitter. Elle était sans perspective. Il fallait qu'elle parte, elle s'est installée à Londres où après des

débuts difficiles, avec des emplois précaires, elle s'est intégrée peu à peu par le biais d'une communauté évangélique, puis elle s'est mariée au pasteur.

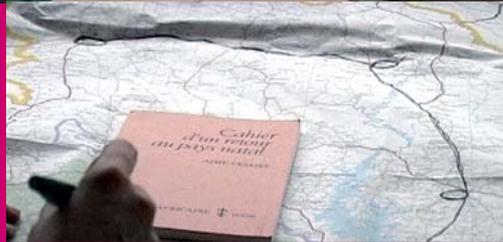
Kady, est arrivée à Paris en quête d'une vie à l'occidentale. Elle souhaitait devenir une autre femme et a dû mener une longue lutte pour trouver du travail et l'indépendance qu'elle cherchait. Exilée, elle s'est surtout sentie seule lors du décès de sa mère et dans son impossibilité de retourner au pays pour la saluer une dernière fois...

Léocadie vit toujours à Abidjan. Au moment de quitter le foyer, elle a passé des concours et travaille aujourd'hui comme secrétaire pour une mission européenne. Cela a été une étape importante pour elle, lui apportant un meilleur salaire et la possibilité de se loger.

Que ce soit ici ou là-bas, elles portent chacune en elles le goût amer d'une vie quotidienne difficile et toutes espèrent pouvoir revenir à l'intérieur de ce pays aujourd'hui tourmenté.

«Y en a qui viennent allumer le feu dans le pays, ils s'assoient dans les bureaux climatisés, ils arment les opposants et après ils viennent jouer aux pompiers... Ils disent que nous sommes xénophobes, mais personne n'est xénophobe en Côte d'Ivoire... C'est une affaire de politiciens et eux ne pensent qu'à leur ventre... Mais nous, on ne veut plus de coup d'état, on ne veut plus ne pas toucher nos salaires.» Léocadie





Mariame ou le mythe de soi

Mariame est la seule des jeunes femmes rencontrées lors du tournage de «*Sinimakônô, en attendant demain*» qu'Anne-Laure ne parviendra pas à retrouver. Elle attendait alors un enfant. Ses journées étaient occupées par la préparation de ses repas, la sieste et en tant que musulmane pratiquante, par la prière. Koudéja, sa fille, était née quelques mois plus tard et Mariame était alors sans emploi, vivait dans un studio payé par le père de sa fille dont elle était la «seconde épouse». En 2005, lors de son retour en Côte d'Ivoire, tous les appels téléphoniques d'Anne-Laure à Mariame resteront sans réponse.

Avide de nouvelles la concernant, la réalisatrice va donc partir à sa recherche en traversant la Côte d'Ivoire du Sud au Nord jusqu'à Odienné. Anne-Laure ne retrouvera aucune trace, malgré toutes les ressources déployées, et la mystérieuse Mariame semble devenir peu à peu un véritable personnage fantasmagorique.

Cette traversée à l'intérieur du pays est aussi, pour la réalisatrice, l'occasion d'initier un voyage encore plus intime, qui fait de l'enquête sur Mariame une occasion de quête d'une partie d'elle-même aux accents indubitablement ivoiriens. Elle part à la poursuite de celle qui est en

quelque sorte un double d'elle-même, double dont la couleur de peau ne fait plus obstacle à son amour pour la Côte d'Ivoire.

Confidences d'Anne-Laure :

«La place que je donnais, dans mon imaginaire, à ce pays que j'avais perdu, est celle du manque, d'un territoire où il y a mieux... Comme si ce pays était une autre femme, celle que je ne suis pas ou que j'aurais aimé pouvoir être pour le retenir.»

Echos et résonances

«Ces voyages sont aussi un mouvement pour se défaire de ce qui empêche ou limite: ces frontières, ces eldorados imaginaires ou tout simplement ces petites musiques venues de l'enfance. S'en défaire et oser aller jusqu'au cœur des choses, des sensations.» Anne-Laure de Franssu

Une mise en scène sonore particulière donne une note originale à ce film. Les bruits de la ville, les bruits de la vie répondent au silence des instants suspendus, expression d'une voix intérieure qui résonne en filigrane. Celle d'Anne-Laure de Franssu portant sa démarche, ses questions et ses impressions.

Le voyage européen s'est fait en équipe, la réalisatrice est alors dans le champs. En revanche, elle fut seule lors de la traversée ivoirienne, prenant caméra et micro «à bras le corps», et lui imposant une autre place.

L'univers des images et celui du son se

complètent et permettent de réunir deux géographies décalées qui trouvent leurs résonances dans le personnage d'Anne-Laure. Un camaïeu de sonorités qui reconstruisent une Afrique rêvée, immatérielle, sonore et finalement inaccessible.

Le contexte social et politique, lui, bien réel, est évoqué par des extraits sonores d'émissions de radio, par certains discours politiques qui constituent «Afrique, une histoire sonore» et par des témoignages d'Ivoiriens sur la crise politique que traverse le pays.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Anne-Laure de Franssu
Image : Jérôme Colin / Anne-Laure de Franssu
Son : Eric Lesachet / Frédéric Heinrich
Musique et création sonore : Marc Chalosse
Montage : Virginie Véricourt
Producteurs : Philippe Bouychou / Olivier Morel
Coproduction : France Ô / Corto Pacific / l'Envol Ivoire / Cityzen T.V.
Année : 2007
Durée : 71'

Direction de la communication de RFO

35-37 Rue Danton 92240 Malakoff
Contact presse : Christelle Lefrançois
01 55 22 71 20 / 06 83 23 34 49 – christelle.lefrancois@rfo.fr
Rédaction : Florence Dollin avec l'aimable soutien d'Anne-Laure de Franssu
Conception et réalisation : Philippe Adréa
Directrice de la communication : Chantal Néret

